

Les Yeux Noirs

(une histoire scandinave, imaginée par un Andalou)



Pedro Antonio de Alarcón

Gloubik Éditions
2022

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

I.

Tu as des yeux noirs, des yeux de deuil...

Mon cœur le porte puisqu'il est à toi.

Au-delà du cercle polaire, aux confins de la Laponie, près de Hammesfert, - le dernier point habitable du continent européen, - s'élève, au-dessus d'une mer gelée chaque année pendant six mois, l'île noire, escarpée et colossale de Loppen.

Les premières gelées de 1730 arrivent : nous sommes le 15 août.

Les nuits ont maintenant presque trois heures, et les aurores boréales les traversaient, fermant l'arc splendide du crépuscule simultané du matin et du soir.

Cela fait une semaine que la Lune est apparue dans le ciel après un mois et demi d'absence totale.

Tout annonce l'approche de l'hiver, dont le fantôme blanc, dès qu'il apparaît au Pôle, enveloppe de son linceul incommensurable toutes ces tristes latitudes.

Les nobles sont déjà enfermés dans leurs châteaux, les pauvres dans leurs grottes, les ours blancs parmi les banquises séculaires.

Certains oiseaux ont fait leur nid dans les crevasses des sapins brisés, tandis que d'autres se sont envolés vers le sud, à la recherche de nouvelles ressources.

Les baleiniers et les Groenlandais naviguent vers l'Europe, craignant d'être bloqués dans la mer glacée...

Les champs, les ports, et les villes elles-mêmes sont déserts et désertés. Il semble qu'une horrible épidémie les a traversés, ou qu'un funeste Conquérant s'approche, les menaçant.

Et c'est ainsi qu'ils parlent de rester dans ces régions pendant des mois détestables, c'est-à-dire jusqu'au 15 avril, lorsque la fonte des glaces commence.

II.

Sur les tréfonds arides de l'île de Lopen, trône un château qui ressemble à une excroissance de montagne escarpée : tant ses murs sont moussus et vieux, taillés presque tous dans la roche locale.

Ce repaire de vautours n'a pas été construit, mais creusé et dégrossi. - C'est un monolithe évidé, couronné de créneaux.

Quelques ovales ouverts dans la roche

pour faire entrer l'air à l'intérieur indiquent vaguement la descente vers les sept étages du château, dans le dernier desquels, totalement inaccessible aux rigueurs de l'hiver, habitent les seigneurs de cette forteresse souterraine.

Nous n'avons aucune raison de donner l'heure... Il y fait toujours nuit.

Dans une pièce triangulaire, tapissée de riches peaux de zibeline et de roseau, et éclairée par trois grandes lampes, brûle un énorme tronc de pin résineux. La fumée tourbillonnante s'échappe, telle une colonne solomonique en mouvement, par le plafond perforé de cette grotte aristocratique, creusée à cent pieds de profondeur, tandis qu'une immense galerie s'ouvre devant la cheminée, apportant des bouffées d'air chaud et parfumé...

Il y avait deux personnages dans cette pièce.

L'un d'eux dort, assis dans un informe fauteuil de chêne ; c'est Magno de Kimi, le comte Jarl régnant sur l'île de Loppen.

Il a vingt-cinq ans : il porte une longue tunique de fourrures noires, sous laquelle transparait un costume mi-guerrier, mi-courtsan, des plus luxueux. Ce jeune homme, qui dans le Sud aurait passé pour laid, ou du

moins pour bizarre, n'est pas dépourvu d'une certaine beauté locale. Il est de petite taille, un peu épais, ou, pour tout dire, très corpulent et trapu ; de visage sombre, ou plutôt brunâtre, tirant sur le roux ; mais avec des cheveux blonds comme l'or, très longs et épais, et des yeux d'un bleu aussi clair que le ciel d'Espagne par une claire journée de janvier. Son visage, en somme, imberbe comme celui d'une femme, a, néanmoins, un tel air de force et d'âme virile, que personne n'oserait douter du courage sauvage du noble Scandinave.

En face de lui, et doucement éclairée par la lueur de l'âtre, prie silencieusement une femme, qui ressemble plutôt à une enfant ; blanche comme l'albâtre ; blonde aussi ; avec des yeux bleu clair, comme deux turquoises, et belle et triste comme les fleurs toujours mourantes de ces printemps fugitifs. Tout son corps est enveloppé dans une très large robe de chambre en double peau d'hermine, dont la blancheur est éblouissante, et sa tête est couverte d'un gracieux bonnet de dentelle... Avec cette robe, la jeune femme ressemble à une rose flottant dans des golfes d'écume de nacre, à un cygne élégant au plumage doux, la lumière du matin se reflétant dans la neige vierge.

C'est la Jarlesse Fœdora, l'épouse du jeune Magno.

Cela fait longtemps que les conjoints n'ont pas eu cette attitude... Il fait semblant de dormir, et elle fait semblant de prier.

Fœdora, dont le visage porte les traces d'un chagrin inconsolable, regarde les flammes enjouées de l'âtre... Mais si elle tourne un instant les yeux vers la silhouette ombragée de Magno, ce n'est pas sans un léger tremblement qui la secoue, ni sans qu'elle ramène aussitôt son regard vers le feu, et continue ses prières avec plus de ferveur.

Une fois, Magno a soudainement ouvert les yeux, et est surpris par le regard timide que lui lance sa femme.

— Tu dormais ? - *murmure-t-elle d'une voix douce et étouffée.*

— Je ne dors jamais... - *répond Magno durement.* - Pourquoi me regardais-tu comme ça ?

Fœdora tremble à nouveau, et croise les mains.

— Parce que je t'aime tellement ! - *a-t-elle répondu après un moment.*

Puis elle essuie ses larmes et retourne à ses prières.

Mais ses doigts ne parviennent pas à passer les perles d'ambre du chapelet.

Et ils ne parlent plus, alors qu'ils ont parlé plus que d'habitude.

III.

Fœdora et le jarl de Kimi sont mariés depuis trois ans, et c'est le premier hiver qu'ils passent au château de Loppen.

Ils ont l'habitude d'aller à Christiania, où la vie des nobles est une fête continue pendant le grand froid ; Mais l'année où se passe cette histoire, et après avoir parcouru toute la côte de Norvège par les beaux jours de juin et de juillet, Magno décide de s'enterrer avec sa femme dans le château de pierre et de glace que nous avons décrit, où, seuls, taciturnes, assis l'un en face de l'autre, ils se sont retirés pendant quinze jours, et d'où ils ne peuvent repartir pendant huit mois, parce que les premières neiges ont gelé sur les portes du château.

IV.

Quinze autres nuits ont passé.

Magno de Kimi demande sa harpe scandinave, et chante la romance suivante à sa femme terrifiée :

À genoux devant la tombe,
sur la tombe de mon père,
l'amour éternel
tu m'as juré...
Si un jour tu ne respectes pas ton serment...
tu échoues, lâche...
Je t'en supplie, mon amour,
ne passez pas devant la tombe de mon
père !

La voix de Magno résonne comme le tonnerre dans les chambres du château, alors qu'il répète le dernier couplet de sa chanson.

Puis le comte se tourne vers la Jarlesse angoissée et lui demande, en souriant amèrement :

— Que fais-tu, Fœdora ?

— Je prie pour l'âme de ton père ! répondit-elle en fermant les yeux pour ne pas voir le sourire de son mari.

Magno frappe de nouveau la harpe, et continue sa romance.

Lumière des cieux,
fleur des vallées,
ici mes enfants naîtront,
ici mes pères sont morts.
Oui, pour votre malheur
mes enfants ne sont pas nés ;
si ton sein est la tombe de mes enfants,
ne passez pas devant la tombe de mon

père !

Le chapelet d'ambre échappe des mains de Fœdora et tombe sur les braises de l'âtre...

Là, ses perles sont dispersées, et en peu de temps, elles deviennent autant de braises.

Un délicieux arôme remplit la pièce.

— Comment vous sentez-vous, madame ?
- *demande le jarl, comme s'il n'avait rien vu.*

— Bien, Magno ! - *répond-elle, qui ne semble pas non plus avoir remarqué le malheureux accident.*

— Tu a encore des doutes sur ton état ?

— Non, seigneur.

— Tu vas être une mère... Ô chanceuse !
Voir mes vœux de trois ans accomplis !

— Oui ! - *murmure docilement la jeune femme.*

— Oui ! - *répète le mari d'une voix terrible.* - Mais n'oublie pas l'autre chanson scandinave...

Et, riant avec une fureur satanique, il chante ainsi :

Traversant les montagnes
un étranger,
noir ses yeux,

noir ses cheveux...
Même ses enfants
aura certainement
noirs leurs boucles,
leurs yeux noirs !

— Ah, tais-toi, - *murmure Fœdora, et puis elle se tait.*

— Tu as connu tes grands-parents ? - *s'exclame Magno en soulevant sa femme et en poussant un rugissement féroce.*

— Ah, seigneur ! - *répond la pauvre femme en joignant les mains.* - Tue-moi d'un seul coup ! Ne prolonge pas mon agonie !

— Quelle était la couleur de leurs yeux ? Répondez-moi !

— Tu le sais... Ils étaient bleus...

— Et mes grands-parents ? tu les connaissait ?

— Non, seigneur...

— Tu vas les rencontrer ! - *répond le jeune homme en prenant sa femme par le bras et en l'entraînant vers la galerie suivante.*

Il y avait une longue rangée de portraits éclairés par des lampes placées à intervalles. - Les messieurs de Kimi semblaient vivre dans les cadres qui les entouraient...

— Ce sont mes ancêtres ! - *s'exclame le jarl* - Voyez-les, madame ! Ils ont tous les yeux bleus, comme vous et moi, comme nos pères et nos grands-pères, comme tous les Scandinaves ! Vous comprendrez donc que notre fils doit aussi avoir les yeux bleus !

» Malheur à toi s'il a les yeux noirs, comme l'Espagnol Alfonso de Haro ! - *dit-il*.

Et il s'en va en riant convulsivement, tandis que la jeune femme tombe à genoux, sans voix ni souffle.

Elle reste ainsi de longues heures ; et quand tout est silencieux dans le château, que les lampes se sont éteintes, et que le feu de la pièce voisine s'éteint aussi, elle se lève, brisée et mourante, et prend le chemin de sa chambre.

— Mon fils... - *murmure-t-elle d'une voix grave et sépulcrale, en posant les deux mains sur son cœur, comme si elle les posait sur le cœur de l'enfant qu'elle portait dans son sein* - Mon fils, pourquoi veux-tu être le bourreau de ta mère ?

Elle se regarde et s'enfuit, horrifiée, à travers la pièce, se couvrant le visage de ses mains.

Elle est la statue du remords, se maudissant elle-même.

V.

Quatre mois ont passé.

Magno de Kimi est dans sa chambre.

Vous le voyez assis, les coudes appuyés sur une table, le front posé sur ses mains, et les yeux fixés sur des objets qu'il semble vouloir graver dans les recoins de son âme, selon la force de l'attention avec laquelle il les regarde.

Ces objets sont une lettre et un portrait.

Le portrait montre un beau jeune homme vêtu du luxueux costume espagnol du règne de Philippe V. Ses cheveux, noirs comme l'ébène, ombragent un beau visage sombre et tanné ; ses yeux, plus noirs encore, brillent comme du jais entre de longs cils sombres. La ligne soyeuse d'un museau recouvre sa lèvre supérieure, gracieusement dessinée sous un nez caucasien classique.

Quant à la lettre, elle se lit comme suit :

« Au Jarl Magno de Kimi, votre serviteur Estanislao.

» Seigneur. Venez ! Venez à Christiania ! Vous avez perdu son amour !... Sauvez l'honneur ! La baronne Fœdora vous est infidèle. Il y a à cette cour, depuis quelques jours après votre départ, un jeune étranger, ambassadeur et marin, beau comme l'ange des

ténèbres, qui a volé le cœur de votre femme. Regards et soupirs, paroles et sourires, tout révèle la passion criminelle des deux traîtres. J'ai été chassé de la maison comme un chien, mais comme un chien fidèle à son maître. Venez, je vous dis !

» Le meurtrier de votre bonheur est un Espagnol. Ses yeux sont aussi noirs que la nuit, et ses cheveux aussi noirs que les ailes du corbeau qui se pose sur les cadavres. Il est noble et puissant, et son nom est D. Alfonso de Haro. - Venez, et comptez sur le bras de votre serviteur.

Estanislao. »

Magno de Kimi est resté longtemps à contempler ce portrait et cette lettre.

Enfin, il se lève ; il regarde une horloge qui indique douze heures, et dit :

— Vingt-quatre heures de nuit ont passé, et un autre jour d'obscurité a commencé... Nous sommes le 22 décembre. Dans soixante jours, l'accusateur de Fœdora sera né... Son regard de deuil, son premier regard, donnera le signal de la mort de l'épouse infidèle, qui ne pourra plus me refuser la consommation de mon déshonneur ; elle ne dira pas alors, comme lorsque j'ai trouvé ici, parmi ses bijoux, le portrait de l'infâme Espagnol, « *que D. Alfonso de Haro n'avait été que son*

ami » ! Le 20 avril arrivera ; l'Océan dégèlera ; je m'embarquerai sur le *Thor* ; je chercherai par toutes les mers de l'Univers le meurtrier de ma fortune... et il mourra ! Il mourra, même s'il est Lucifer en personne !

VI.

Deux mois plus tard, le 22 février, Fœodora, jarlesse de Kimi, donne naissance à un garçon.

L'enfant a les yeux noirs.

Magno, tout féroce qu'il est, n'ose pas tuer une femme mourante, ni lui arracher l'enfant qu'elle serre convulsivement dans ses bras.

— Je te tuerai plus tard... - *dit-il à la mère.* - Je vous tuerai tous les deux quand vous irez mieux. C'est la dernière preuve d'amour que je peux te donner !

VII.

Le printemps a éclaté sur l'île de Lopen. Les barrières de glace qui retenaient la mer au pied du château ont été brisées. Les oiseaux retournent dans le ciel. Les ruisseaux coulent de nouveau. Les fraisiers

poussent dans la neige ramollie.

Magno de Kimi va voir sa femme, qu'il n'avait pas revue, et lui parle en ces termes :

— Je n'ai pas osé te tuer jusqu'à aujourd'hui, parce que tu élèves ton fils. Et je n'ai pas tué ton fils, car je dois attendre qu'il soit un homme et puisse se défendre. Ce n'est pas en vain que je suis un noble ; mes actions doivent différer en quelque sorte des tiennes ! Tu as souillé le nom dont tu as hérité et le nom que je t'ai donné !... Je ne dois pas souiller le mien ! - Je suis sur le point de partir à la recherche de ton complice, que je tuerai, si Dieu ne me refuse pas son aide. Pas un seul de nos serviteurs ne restera dans cette demeure... Je les emmène tous avec moi dans mon brigantin. Donc je te laisse ici seul avec ton fils. Je clouerais les portes de fer qui communiquent avec l'extérieur, et je couperai le pont qui relie ce récif à l'île de Lopen, de sorte que personne ne pourra vous venir en aide, et que vous ne pourrez pas sortir pour le demander. Vous avez à votre disposition des provisions pour six mois. Si au bout de six mois je ne suis pas venu, ce sera le signe que je suis mort, et alors toi et ton fils mourrez de faim... Mais si je parviens à revenir, je vous laisserai le choix de la mort.

Fœdora serra son fils contre son cœur, et

ne dit pas un mot.

VIII.

C'est la très brève nuit du 25 avril.

L'aurore berçe l'horizon de son feu mystérieux.

Il fait un froid glacial.

Sur l'île de Langa, le silence des tombes règne.

Dans un bras de mer de sa côte sud, sont ancrés le *Thor*, le brigantin de Magno de Kimi, et le *Finisterre*, la goélette de Don Alfonso de Haro.

Dans la partie la plus sauvage et la plus accidentée de cette côte, les ruines d'un dolmen colossal sont les vestiges des autels maudits où les Scandinaves rendaient à Odin un culte sanglant.

La Lune, magnifique et resplendissante dans les régions polaires, où le Soleil est si pâle et mélancolique, montre sa face blanche au sud-est, éclairant l'autel en ruine.

Dans son éclat, on aperçoit deux hommes, l'un assis sur le tronc d'un pin brisé par la glace, l'autre adossé à l'ancien dol-

men.

Ils ressemblent à deux fantômes blancs, deux ombres des victimes immolées sur ces rochers d'autrefois.

L'homme assis est le jarl Magno de Kimi.

Celui qui est debout est D. Alfonso de Haro.

Tous deux brandissent un sabre marin audacieux.

Leur respiration avide montre la violence avec laquelle ils ont combattu...

Mais tous deux sont sortis indemnes... Non pas parce que leur force ou leur habileté ont été égales, mais parce que Don Alfonso, plus adroit et plus agile que le Comte, l'a déjà désarmé trois fois, renonçant à son droit de le tuer à chaque fois.

Le combat a été furieux, tenace et des plus violents.

— Tuez-moi ! - *crie Magno la deuxième fois que l'Espagnol fait sauter le sabre de ses mains.*

— Je ne veux pas que vous mouriez - *répondit Don Alfonso* - , mais je veux vous donner cent fois la vie, pour que vous me répondiez en échange de Foedora, puisque vous m'avez dit qu'elle mourra si vous mourez...

— Laissez-nous nous battre à nouveau ! -
répond Magno.

Et le troisième combat est plus terrible que les deux précédents ?

Mais aussi inutile ! L'impétuosité du Norvégien continue à se heurter à la sérénité et à l'adresse de l'Espagnol ; et lorsqu'il est de nouveau désarmé par ce dernier, sa fatigue est telle qu'il tombe à terre, comme un sapin qui s'écroule, et s'exclame douloureusement :

— Je vais me tuer ! Je vais me tuer ! -
Une vie qui me serait donnée par vous serait insupportable !

Et il va s'appuyer contre le tronc du pin tombé, comme nous l'avons vu au lever de la Lune.

— Je me laisserai tuer par votre faible main, ou je me tuerai sur-le-champ... - *dit D. Alfonso à son tour* - , si vous jurez de ne pas tuer Fœdora...

— Je jure le contraire... - *répond le Norvégien* - Je vous jure que Fœdora mourra de toute façon ! Si je meurs, personne ne pourra la trouver là où je l'ai laissée, elle périra et mourra de faim. Si vous mourez, j'irai la tuer, comme je vous l'ai déjà dit... Alors tuez-moi... Prenez ma vie, comme vous avez pris mon honneur et ma fortune !

— Je ne peux pas vous tuer... Mais vous ne tuerez pas non plus Fœdora, et Fœdora ne mourra pas là où vous l'avez emprisonnée ! — Je courrai jusqu'à mon vaisseau, et avec lui, je saisirai le vôtre. Vos marins me conduiront au prix de l'or, ou pour ne pas mourir de mes mains, à la prison de Fœdora, et je la libérerai, et elle sera à moi pour toujours.

— J'accepte le duel de vos Espagnols contre mes Scandinaves, de ma race contre la vôtre, de mon brigantin contre votre goélette ! — *s'exclame le comte de Kimi en se levant et en prenant son coutelas* — Si l'enfer vous a donné une habileté diabolique dans le maniement des armes ; si mon cœur et mon bras ont été impuissants devant votre ruse satanique, il n'en sera pas de même dans le nouveau combat auquel vous me provoquez ! À la mer, Alfonso de Haro ! À la mer !

— À la mer ! — *répond l'Espagnol, en prenant le chemin de la plage.*

IX.

C'est maintenant le crépuscule du jour suivant. Une tempête des plus redoutables fait rage sur la mer.

Le *Thor*, monté par Magno de Kimi, et le

Finisterre, commandé par D. Alfonso de Haro, sont criblés de boulets de canon et de balles de fusils, et si proches l'un de l'autre que leurs flancs se touchent parfois sous l'impulsion de la force de l'ouragan.

— Embarquement ! Embarquement ! -
rugissent les deux équipages avec une fureur effrayante.

— À l'embarquement ! - *s'écrient enfin les deux chefs.*

Mais la tempête, qui devient de plus en plus terrible à chaque instant, empêche les combattants de se transférer, jusqu'à ce que, finalement, la force même du coup de vent réunisse les deux navires, qu'ils larguent leurs amarres et que la lutte à mains nues commence.

Magno et Alfonso se retrouvent sur le pont du *Finisterre*, chacun avec une hache à la main, et tous deux blessés.

Ils sont sur le point de s'engager de nouveau dans ce nouveau genre de combat, dont le succès peut être très différent de celui du combat à l'épée, lorsqu'un cri horrible, épouvantable, funèbre, se fait entendre, sortant de cent bouches glacées d'horreur, et qui ébranle même les deux héros :

— Le Maelstrom ! Le Maelstrom !

Tous répètent ce nom sinistre, et tous

jettent leurs armes. Il n'y a plus de rivaux ni d'ennemis... Il n'y a plus que des condamnés à la même mort, certaine, infaillible, qui les blessera tous d'un seul coup, dont on n'entendra jamais parler dans le monde !

X.

— Qu'est-ce que le Maelstrom ? - demande un très jeune garçon de cabine au plus vieux marin du navire de Magno *de Kimi*.

— Le Maelstrom... - répond tristement le vieil homme - est un tourbillon de la mer, un gouffre de la terre, un abîme sans fond, une tombe ouverte par Dieu pour tous les marins de cette partie de l'océan. Le Maelstrom est à un navire ce que le serpent boa est à un oiseau : il le regarde, il l'attire, il le dévore ! C'est un monstre qui montre déjà ses dents, qui ouvre déjà ses mâchoires sur nous, qui dans quelques minutes nous aura engloutis ! Tu ne l'entends pas rugir ? Inutile les voiles, inutile le gouvernail, inutile l'aviron... C'est inutile ! Mettez-vous à genoux comme moi, et priez ; car le Maelstrom, c'est la mort !

Le garçon de cabine se précipite dans la mer.

De nombreux marins des deux navires

ont déjà fait de même. D'autres se tuent avec leurs armes. Les moins fougueux supplient leurs amis de leur ôter la vie. De toutes les morts, aucune n'est plus horrible que celle d'être avalé vivant par le Maelstrom.

Magno et Alfonso se regardent en silence.

Ils pensent à Fœdora.

Le tourbillon rugit de plus en plus fort... La tempête s'est calmée... L'attraction du gouffre surmonte l'impulsion de l'ouragan... Le vent semble y être l'esclave de l'eau.

La mer, noire, lisse, silencieuse, comme une dure feuille de plomb, forme une sorte de plan incliné, sur lequel les deux navires glissent avec une vitesse effrayante, collés l'un à l'autre par la force du courant.

Ils sont encore à une lieue de l'abîme caché, mais il ne faudra pas quatre minutes pour l'atteindre...

Les deux nobles, soudain animés de la même pensée, jettent leurs haches l'une loin de l'autre, se serrent la main avec une religiosité solennelle, et, s'avancant ensemble vers la proue du *Finisterre*, ils vont à la rencontre de la formidable catastrophe.

Bientôt, les deux vaisseaux s'effondrent et sont pressés l'un contre l'autre, comprimés par l'attraction. Alors Alfonso et Magno

s'étreignent avec férocité, comme pour assurer à chacun d'eux que son rival ne reverra jamais Fœdora, et une minute après, les deux ennemis, et plus de soixante hommes, les restes brisés du *Thor* et du *Finisterre*, et une explosion suprême de prières, de gémissements et de blasphèmes ; tout... tout sombre pour toujours dans cet abîme effrayant, à peine marqué, les jours calmes, par une couronne mouvante d'écume légère.

Guadix, 1833.